

E
S
P
U
M
A

Ilusão

Chloé Armand

Inspiration n.f *Souffle créateur qui anime le chercheur,*
selon le dictionnaire en ligne. Ma définition ?

L'absence.

Des jours que je travaille.
Des jours cloîtrés.
Des heures cloisonnées.
Dehors, toujours la pluie.
Je faillis et tombe.
Je me perds.

De l'eau sur mon visage. La pluie ? Non, une odeur saline, un mouvement fluide, une houle légère. Je suis sur un bateau, loin des murs et des obligations. Un ciel couleur minuit. Petite île suspendue dans le golfe de Guinée. La nuit m'enveloppe. Je veux me reposer après cette longue chute mais je La vois. Au loin Elle m'attend sous Pico Cao Grande. Elle, vive et fluorescente, et moi, papillon amoureux de la lumière. La mer balance la chaloupe sur laquelle, au large, je l'admire, paralysée par un essaim de gouttes. Mon corps enchaîné par des anneaux rouillés m'interdit de me joindre à cette fantasmagorie. Depuis cette distance je ne fais que voir ses danses et un feu immense qui brûle, je suis seule ... La végétation souffle mon nom. Je veux participer ! Ne faire qu'un avec ce mirage. Une constellation de tortues aux petits dos carrelés dépasse la barque. Je vois les centaines se déverser sur l'île pour enfouir leur avenir auprès des braises protectrices. Une retardataire se tourne et me crie que c'est mon tour. L'envie me prend, je hurle silencieusement. Un appel vague, sans forme. Soudain, comme si ma voix l'avait touchée, Elle me voit et mon hurlement devient lumière éclairant l'étendue iodée. Je vois l'œil des abysses, vieil ami qui attire les plus intrépides, je saute ...

L'eau chaude me porte, un désir naît pour cette étendue blanche. Toucher ce mirage. Je me bats pour naître en Sao Tomé. Les chaînes lourdes me tirent dans l'abîme bleu roi. Mais je sens une antique mère au dos patchwork qui me remonte dans la dimension aérienne... Comme voguant au-dessus la mer, j'arrive à Praia Jalé. Je me roule dans ce sable qui me semble chauffé par une puissante lune, les grains me font une couverture, me bercent et me caressent, ils me protègent et me soufflent que le voyage commence. De ces poussières brillantes je me fais une parure. Je scintille sous la *luna de plata* qui me berce de musique.

Soudain elle est là. Aussi singulière que l'*Aechmea fasciata*. Je cesse de respirer car l'Araignée m'entoure de sa toile chocolat dont il se dégage une odeur gourmande. Il me revient en mémoire un matinal bol fumant, et tête la première je plonge dans le mélange.

Noir soyeux.

Je lutte dans ces rubans qui m'entravent, se liant entre eux. Je suis face à ce verre lisse, qui réfléchit lumière et image. Je m'y vois, identique mais différente, vieillie par le temps. La généalogie court sur ma peau, mélange d'Amour lié à une Douce Naissance. Je La vois qui me sauve du piège de la descendance.

Elle est belle, puissante.

Couleurs bariolées.

Des arabesques voluptueuses ondoient autour de la Femme flottant au milieu de la mer, Reine de mes terres. De sa voix robuste, elle m'invite :

- *Ouçá a historia*

Je suis attentive.

- *Vem para mim !*

Je suis la luxuriante créature aux habits de verdure. Je m'enfonce dans le cœur de son passé. Grandes demeures d'où coule un liquide grenat. Effrayantes fenêtres vides où passent des songes multicolores, trace d'énergie spectrale d'un autre temps. Des visages fluorescents traversent les villas laissées aux lierres, témoins immobiles du jeu de la domination de l'homme. Dépassant les cachettes de vieux ennemis, j'arrive devant le souverain de ce lieu. Mon empereur Baobab, gardien d'histoires de deux mille ans. Ses racines plus

vieilles que mes ancêtres comme une vague déferlante
sorte de terre. L'ardre prend vie et marche dans un seul but,
me protéger, former une arche. Je m'assoie pour admirer.
Elle est derrière moi, m'enlace et dégoûline sur mon âme pour
ne plus former qu'une.

Comme une peur de l'immensité, je sens une vibration en moi.
Une envie soudaine d'implorer pour faire jaillir le liquide sacré
de mes veines. Répandre cette substance sur le sol, pour détruire
afin de reconstruire. Je vois Pico Cao Grande qui tremble, la
roche se brise.

Explosion volcanique.

Une robe de feu l'embrase. Elle m'étreint. Je la regarde
s'approcher de moi. Je suis prête, Sao Tomé.

Tremblement, tremblement, tremblement.

Pico Cao Grande, est-ce toi encore qui vibres ?

Chaleur... Lumière !

Est-ce Elle qui essaye encore de me happer dans son univers ?

J'ai envie d'admirer ce qu'Elle veut me montrer de nouveau,
j'ouvre mes yeux et je vois ...

Mon téléphone sous mon avant-bras, trois appels de
« Maman » manqués. Non !

Réveil brutal et déceptif, je suis sortie de la torpeur de ma brève
nuit.

Nouvelle vibration. Une pub s'affiche :

« SAO TOMÉ, UN PARADIS OUBLIÉ »

La voix de St Thomas

Alice Sulkowski

Journal de bord du Rei Alfonso – Décembre 1471

Nous naviguons depuis des jours.

L'équipage est épuisé par ce périple infernal. Les tempêtes à répétition embrument nos esprits depuis notre départ du Portugal.

Le Golfe est dangereux, et notre chemin a, de nombreuses fois, croisé celui des pirates. Grâce à Dieu, nous n'avons subi aucun dommage et aucune perte mais les eaux guinéennes nous restent hostiles.

Nous tous avons quitté femmes et enfants pour notre Empire. À la demande du Roi, nous naviguons dans l'espoir de trouver les Indes et leurs épices.

Je prie le Seigneur pour qu'il nous accompagne à chaque instant, nous guide de sa Croix vers une terre inconnue.

Au loin, jaillit des eaux une immense étendue, en son centre un roc érigé vers le ciel.

Le temps est suspendu, chacun retient son souffle.

Les yeux sont fixés sur ce géant de pierre. Le phare de Dieu culmine derrière les nuages gris, comme sorti des entrailles océaniques.

Ce face à face perdure de longues minutes.

Puis, comme une éclaboussure verdoyante sur une marine, comme un mirage sortant des brumes, l'île se dévoile, ondoyant à leurs yeux.

Le chant de la terre, hypnotique, se propage dans l'air. Un murmure lointain mais aveugle.

L'agitation gagne enfin le pont.

On se bouscule, on se marche dessus. Une fois que vous l'avez vue, elle ne vous quitte plus des yeux.

Elle est là, sa voix vous appelle. Un joyau dormant au creux des vagues, qui s'éveille pour eux.

Elle nous est apparue en ce jour de Saint Thomas. Belle et seule au milieu du vide de la mer.

Le navire s'approche lentement mais s'arrête à bonne distance. Alors, les hommes mettent les barques à l'eau et rament pour rejoindre l'étendue de sable.

Ils posent enfin pied à terre, marchant prudemment le long des vagues. Assourdis par les battements de leur cœur et le reflux de l'océan, les hommes lèvent la tête et le pico est toujours là, surplombant.

Les hommes s'avancent vers les immenses baobabs qui bordent le sable doré pour s'enfoncer dans une forêt aussi hostile que l'océan. L'entrelacs de feuilles s'ouvre sur le cœur sombre de l'île. Leurs yeux aveugles cherchent des contours dans les nuances de noir.

En rythme, les machettes s'abattent sur l'enchevêtrement de branches et de troncs.

Le soleil brûlant pénètre la jungle, la vue se dégage.

Les hommes tentent de rejoindre le noyau de l'île, pénétrant l'harmonieux désordre de la nature comme une vague dévastatrice.

C'est le prix qui lui en coûte. Chaque arbre qui tombe pour elle ne fait que propager son chant.

Ils n'ont qu'une idée en tête, marquer sa terre et y imposer leur ordre. Elle refuse de se soumettre. Sa voix est redoutable.

Nous sommes restés sur le sable pendant de très longues minutes. Cependant, nous voulions savoir jusqu'où s'étendait la terre. La joie de la découverte était mêlée d'inquiétude. Quel peuple étranger nous attendait derrière les rideaux d'arbres ?

Quelles créatures vicieuses se cachaient dans les herbes ?

Nos yeux étaient attirés de tous côtés. Les bruissements d'ailes, les couleurs de la nature. Un mouvement derrière un buisson, une feuille qui tombe de sa branche, l'étendue des bromélias rosés.

Nous avons observé la beauté.

Comme une rumeur, nous sommes partagés entre la hâte de rentrer annoncer cette découverte et le désir insoutenable de rester ici explorer l'île.

Une mélodie au fond de la forêt. Un son doux mais inqualifiable. Le cristal du cri des oiseaux, un grondement sourd, la légèreté d'un rythme lointain mêlés aux bribes portugaises soufflées à la nature. Guidés par cette musique, les hommes pressent le pas.

Une cacophonie nouvelle. Branches tombant au sol, lames pénétrant le bois, pas dans les feuillages, et le son cristallin de l'eau qui se précise à chaque instant.

Entre les polyscias se dévoilent deux chutes. La mélodie est devenue assourdissante, on n'entend plus que la cascade vertigineuse.

Les hommes se penchent dans le vide. Le bassin est sous leurs pieds, à des dizaines de mètres, comme un immense ciel bleu, l'œuvre de Dieu sous leurs yeux.

Des étincelles dans le regard, la joie coule en un torrent de rires et de cris.

Elle les voit. Elle voit l'ivresse éclatant dans leur cœur. Sa musique puissante résonne à l'unisson avec ces petits hommes. Doucement, sans bruit, sa langue enchanteresse les entoure.

Ils sont là, bientôt prisonniers en son sein...

Un bruit effroyable perce la frénésie. Les hommes tournent brusquement la tête vers la clarté verte de la forêt. Le barrissement aigu du navire qui les rappelle met un terme à leur exploration.

Elle ignore d'où provient ce son.

Ils ramassent leurs machettes dans la précipitation, jettent un dernier regard vers l'orbite bleue de la terre. Abattus, ils s'enfoncent dans la végétation.

Ils font demi-tour. Ils lui échappent ! Sa voix n'a plus d'effet sur eux, ils ne l'écoutent plus.

Ils retrouvent le sable, tête basse. Le voyage n'est pas terminé. Le chemin qui les attend est encore long.

Deux hommes plantent, ensemble, le drapeau portugais dans le sable fin,

Maintenant étrangère à elle-même, elle attend sa fin, la violence et la destruction. Elle attend la venue des hommes.

Nos cœurs sont serrés. Nous avons perdu notre sourire. Nous avons découvert la plus belle des îles et nous sommes obligés de la quitter. L'Inde nous attend toujours quelque part dans l'océan. Une interrogation commune se murmure sur le navire : pourrions-nous revoir un jour pareille beauté ? Reviendrons-nous ?

Nous ne renonçons pas, nous reviendrons à toi Sao Tomé.

La Fissure

Guillaume Gallo

1

Les yeux figés sur une fissure au plafond, tu es allongé sur ton lit. La lune de Sao-Tomé peine à entrer dans ta chambre d'hôtel. Tu ne distingues plus que la forme des meubles, l'ombre des feuilles et cette fissure qui t'obsède. Dans la salle de bain, une femme se douche. Le bruit de l'eau t'apaise ; en revanche, te remémorer les formes grasses de son corps te dégoûte. Tu comprends pourquoi lui faire l'amour t'as demandé autant d'effort.

Tu entends la femme sortir de la salle de bain mais tu n'as toujours pas lâché des yeux la fissure. Elle enfile ses chaussures à talons, prend son sac à main et prononce une série de mots en portugais. Tu comprends qu'elle réclame son argent, alors tu pointes la liasse de *dobras* posée sur la table basse. Tu l'entends la fourrer dans son sac et sortir de la chambre en claquant la porte. La fissure a figé ton regard. En y réfléchissant, tu notes que tu ne l'avais jamais remarquée auparavant. Ton arrivée sur l'île avait été trop bouleversante pour que tu remarques un tel détail.

2

La tête contre la vitre d'un camion, tu sentais régulièrement le verre frapper ton front. Après seize heures d'avion, tu étais bien trop épuisé pour trouver ça désagréable. Un employé de Malongo était venu te chercher à l'aéroport de Sao-Tomé. Les quarante minutes de route jusqu'à Monte Café avaient été particulièrement longues étant donné que le conducteur ne parlait ni français, ni anglais et que tu ne connaissais que quelques formules de politesse en portugais. Ton regard restait accroché au paysage de l'île.

Les longues étendues de sable étaient vides tandis que les villages manquaient de place. Des bouchons ralentissaient la circulation à

leur entrée. Tu entendais les cris des vendeuses de poissons, les klaxons des scooters et les moteurs des poids lourds réunis dans une harmonie assourdissante. Des marées de déchets inondaient les trottoirs de terre, des ruines de cabanes bordaient la route et des larmes d'enfants scintillaient. La misère avait imprégné ta rétine. Des gouttes chaudes perlaient à ton front, tes jambes battaient de plus en plus rapidement et ta gorge se serrait, comme pour faire barrage à l'air de Sao Tomé. Tu avais reposé ton crâne contre la vitre du camion avant que tes paupières ne recouvrent tes yeux d'un voile noir.

Des coups répétés contre la vitre t'avaient sorti de ton malaise. Le conducteur t'avait ouvert la portière en souriant. Tu n'avais pu t'empêcher de te demander comment il pouvait sourire face à la misère que vous veniez de traverser. La voiture était garée dans un petit village de campagne. Le calme ambiant te surprenait. Les chants d'oiseaux avaient remplacés les cris des moteurs, quelques chèvres cherchaient de l'ombre dans un champ voisin et quelques enfants sortaient des petites maisons en bois environnantes. En te rendant ta valise, le conducteur avait pointé un grand bâtiment blanc sur lequel était peint « MALONGO » en lettres gigantesques.

3

Assis sur le siège rigide d'une salle d'attente, tu es entouré de posters noir et blanc. Certains présentent des graines de café, d'autres des agriculteurs contents de travailler le sol ou des femmes portant des sceaux sur la tête. Après dix minutes d'attente, un petit homme sort frénétiquement de la cage d'escalier, un dossier à la main.

- Monsieur Vaugier ? te demande l'homme en souriant.

- Voilà, je me présente : je m'appelle Lionel Gustan, mais vous pouvez m'appeler Lio, ou même Gus si cela vous chante.

Sans trop savoir pourquoi, cet homme t'amuse. Tu es captivé par sa voix, ridiculement aigue. C'est un gros monsieur d'une quarantaine d'années. Des gouttes de sueur coulent le long de son crâne nu et les seuls cheveux qui lui restent sur le côté sont coiffés en épis. Sa coiffure et sa pâleur lui donnent une apparence de clown. Te moquer de lui est devenu un tel divertissement que tu ne l'écoutes même plus.

Vous avez passé la journée ensemble. Il t'a fait visiter les locaux de Malongo, t'a présenté ses analyses économiques puis t'a emmené manger un repas traditionnel en tête à tête. Vous êtes ensuite allés aux champs de café où il t'a présenté les travailleurs de Malongo.

- Lui, c'est Gros-Bras ! Non mais vous avez vu ces bras !? C'est un très bon élément hein ! disait-il en posant sa main sur l'épaule de l'agriculteur.

Gustan te dégoûtait. En même temps que tu voyais des corps s'acharner sur la terre, faire couler leur sueur à se détruire, Gustan présentait chacun des agriculteurs par un surnom ridicule. Pour bien finir la journée, il t'a laissé seul dans ta chambre d'hôtel. Une pièce minable remplie du strict minimum. Épuisé, tu poses ta veste sur la commode et t'étends sur le lit. La lumière et les sons venant de l'extérieur diminuent progressivement. Le cadre parfait pour commencer la rédaction de ton rapport.

Tu n'as rien écrit. Tu traverses les rues du village. La nuit est tombée. Tu viens de quitter ta chambre d'hôtel pour fuir son ennui. Guidé par la soif, tu atterris dans un petit bistrot. Certains Santoméens dorment sur le comptoir, d'autres hurlent en vidant des cannettes de bière, et des putes cherchent désespérément des clients. Par automatisme, tu dis *não* à au moins six d'entre elles.

Chaque minute, un nouveau type vient te demander de quel pays tu viens, si tu as besoin d'un bracelet ou d'une ceinture. Tu ne cesses de répondre *não não* à quiconque t'approche. Plus enivré par la misère que par l'alcool, tu caches ta tête entre tes bras, avachi sur le bar.

Une caresse sur l'épaule te fait sursauter. En te redressant, tu découvres une femme derrière toi. Surélevée par une paire d'escarpins, maquillée d'un rouge à lèvres bas de gamme et encombrée de plusieurs dizaines de kilos en trop, cette femme n'a rien pour t'exciter. Et pourtant, fatigué de dire *não*, tu demandes *how much* ?

Tu es toujours couché sur ton lit. La fissure du plafond n'a pas cessé de combler ta rétine. Le soleil de Sao-Tomé ne devrait pas tarder à révéler ses rayons. Il te reste sept nuits comme celle-ci pour terminer ton rapport sur la rentabilité de Malongo à Sao-Tomé. Sept nuits avant de pouvoir rentrer chez toi. Et pourtant, tu n'en as plus vraiment envie. Tu as tout oublié : ta femme, ton salaire, l'entreprise. Tu ne possèdes plus rien ; tout ça n'a aucune importance. Tu fermes enfin les yeux, pensant que tu es certainement l'homme le plus malheureux de cette île.

Les Empreintes invisibles

Albin Luciani

Je marche sur la plage. Le soleil se réveille et j'entends l'océan jouer sa berceuse. Les vagues viennent mourir à mes pieds fatigués.

Ces vagues je les connais. J'aimais les éviter, courir vers le rivage, jouer à sauter par-dessus, ma main dans celle de ma mère. J'aimais plonger à travers elles avec Jose. J'aimais embrasser Luiza sous leur caresse. Dans ce lieu où j'ai vécu, à la praia das bombas, vastelittesable blanc, lisière entre deux mondes, je me rappelle

chants en lungye de Jose qui animent nos l o n g u e s soirées imbibées

emportement de joie qui fait tanguer la pirogue quand je pêche ma première carpe rouge avec mon père

milliers de tortues qui jaillissent un matin sous mes pieds

bouche collante de Victoria plaquée sur mes lèvres alcooliques, le soir de mes dix-sept ans

parties de foot avec Paulo et Jose

cris paniqués du fils de Carlota, les hurlements de sa mère, la peau glacée

chaleur du chocolat offert par Pedro

étincelles dans les yeux de ma fille qui fait ses premiers pas

j'ai vingt ans

 Tout a changé.

À l'âge qu'aucun ici n'effleure, moi j'erre encore. Mes pieds ne me suivent plus, mes yeux sont embrumés, ma chair ne parle plus. Cette île que je connais, je ne la reconnais pas, elle semble peuplée de fantômes, vieille elle aussi. Je remarque la charogne de la pirogue en bois d'ôca. Elle n'a pas de moteur, on dirait qu'elle surgit d'un autre siècle.

Sur cette plage que je parcours, il n'y a personne, que des images qui m'accompagnent. Je crois pourtant voir au loin deux ombres qui se tiennent la main.

Je m'enfonce maintenant dans la mer feuillue, sauvage aux mille secrets abyssaux. Un vent léger caresse mon visage. Au fil de la marche, le ciel semble disparaître, la musique océane se fond dans le chant des oiseaux. La forêt devient cocon, je me sens complètement seul dans cet écrin de pureté. Seule la nature se fait entendre, la voix des arbres, le cœur des feuilles, la parole des jacos,

allongé sur le sol moussu avec Jose

j'écoute

le chant du monde

la chaleur des hibiscus. La symphonie des merles joue toujours et je la ressens encore. Pareille. Pourquoi ai-je l'impression de n'avoir plus d'âge ? Pourquoi la forêt paraît-elle inchangée ? Elle n'a pas changé. Moi oui. Pourtant, quand je contemple ce tableau, mes yeux regardent comme pour la première fois

main posée sur

pour cueillir les cabosses

millième coup de machette

arc en ciel de bromélias

baobab

l'écorce lisse

sublime

bruissement des feuilles

au passage du chimpanzé Telmo

d'une rencontre avec la rose de porcelaine

Moment d'éternité

Je m'approche de la vieille *roça* d'à côté. Avec Luiza, on aimait se cacher dans le vieux manoir. C'était notre refuge, ça l'a été pendant longtemps, même après la naissance des enfants. Je veux voir les anciens murs blancs lacérés par le temps et les vastes étendues de fougères, notre terrain de foot avec les gars, ce qu'il reste aujourd'hui de la vieille plantation, de l'histoire de Sao-Tomé, de mon histoire.

Je passe devant la maisonnette. C'est une carcasse dévorée par la végétation, vidée, creusée dans sa peau de bois moisi. Les années l'ont aussi ravagée mais meurt-elle comme moi ?

La *roça* n'est plus là. Les murs blancs ne sont plus là, le terrain de fougères n'est plus là. Luiza n'est plus là. Une femme blanche en bikini l'a remplacée, couchée au bord d'une piscine. Le manoir est comme neuf, rajeuni, sa façade est orange, solaire, et des bungalows rouges ont poussé par milliers. Je ne reconnais plus rien, même les couleurs sont différentes, éclatantes. Ce lieu de l'esclavage, de la souffrance au labeur, est aujourd'hui lieu de loisir, de liberté. Terre infernale devenue club de paradis. Le monde passe, il se déchire puis se remet, puis se déchire et cicatrise. Moi, je passe pour ne plus revenir.

Le jour enfin s'est assoupi. J'ai retrouvé le sable et la romance de l'océan. Elle baigne doucement mes oreilles et mon cœur,

mélodie

vibrante

je me sens bien

vivant

la lune veille

aimante

comme une mère

et moi ce soir

je regarde

la terre

le ciel

tendrement

s'enlacer.

A

R

E

I

A

Dans l'œil du

Temps

Océane Martin

Toi, Pico Cao Grande, du haut de ta cime de verdure, tu vois. Tu vois ton jardin s'étendre à tes pieds, grouillant de vie. Une large forêt, ancestrale et inviolée, où ta faune aime à se complaire. Là ! Le vois-tu ? Ce chapard, alangui sur une branche, camouflé ? Et là, les vois-tu ? Ces oiseaux, ce peuple libre, s'appuyer sur une rafale pour ne pas tomber, toutes ailes déployées ? Bien sûr que tu les vois, Cao Grande. Tu vois tout, tu entends tout, tu ressens tout.

De tes yeux de basalte, sous tes cils de racines, tu vois un ruban de sable fin ceindre la taille, si douce et si gracile, de ton île chérie. Elle est ta femme, tu es sa tête, elle est ton cœur, tu es son âme. Regarde ! Là ! À l'ouest ! De petites têtes sortent de l'arène maternelle et rampent. Elle accouche ! Vos enfants partent à l'aventure, leur maison carrelée sur le dos.

L'immensité marine vient de son ressac incessant caresser les pieds de ta femme. En surface, la grande bleue semble être une douce amante, mais dans ses profondeurs, elle gronde. Tu l'entends gronder du haut de tes feuilles, Cao Grande. Tu n'as pas peur non, bien sûr que non. Tu sais comment parler à Yemoja, cette grande dame déesse de l'Océan, mère universelle. Tu la connais, et elle ne gronde pas contre ta femme, mais contre cet étrange assemblage d'arbres qui vogue vers toi.

Tu ne la sens pas, mais tu la vois cette chose que d'autres appelle une caravelle, s'approcher de tes côtes. Voilà qu'Oya, ton ami de toujours, ce seigneur des vents, t'appelle. Lui aussi s'inquiète. Il enlace Yemoja dans une danse éolienne sans fin. Une seule volonté, un seul but pour ces deux dieux d'un panthéon depuis longtemps oubliés : faire fuir l'étranger. Et toi, tu regardes, impuissant, l'impur navire t'accoster. L'histoire dira qu'ils étaient portugais, mais toi, tu ne vois en eux qu'un sombre futur.

Au large, flots que brasse Oya,
Émerge, souveraine, une sanguine croix
Qui aborde, hautaine, mes criques,
Qui déferle, impure, sur mes terres.

J'ai déroulé la bobine des années, Cao Grande. Le premier navire a été suivi par beaucoup d'autres. Tes arbres, si luxuriants, ont été abattus pour construire d'immondes maisons. Tes terres, si paisibles, furent exploitées pour quelques écus faits d'un métal jaune, soleil de poche qui n'apporte que l'obscurité. Pauvre de toi Cao Grande... Témoin de l'horreur d'un siècle sans rien pouvoir faire.

Regarde ! Là-bas, dans la plantation ! Un esclave ! Les chaînes lui meurtrissent poignets et chevilles. Dans sa main, une machette. Une cabosse roule à ses pieds. Elle est libre maintenant, cette cabosse pleine de fève douce-amère. Lui aussi, veut être libre. Qu'il perde une main, un pied, son honneur, qu'importe, pourvu que sa liberté chérie lui soit rendue. Vois-le, Cao Grande, implorer ses dieux de lui venir en aide. Bruit sec. Son cœur bat de nouveau. Ses gardiens ne sont plus là, et sa chaîne s'est brisée. Un geste de Yemoja peut être ? Ou encore un mauvais coup de cette crapule d'Eshu, lui qui ne pactise qu'avec la fatalité ? Regarde-le courir. Regarde-le vivre de nouveau !

Cours ! Cours !

Non, Cao Grande. Ne regarde pas. N'entends pas. Reste cette entité de basalte colossale, et détache-toi de toute sensation. Non, ne regarde pas !

Une erreur vite payée, un bruit mat sur la terre battue,
Une perle de sang pour une perle de cacao,
Liberté bafouée, éclat d'un lendemain disparu,
Douleur de Yemoja, pleurs pour un fils à jamais perdu.

Yemoja, ne pleure plus. Il en est mieux ainsi. Il n'est plus, ton enfant jadis enchaîné. Ses chaînes se sont enfin brisées. Regarde-le voler maintenant, comme ces oiseaux d'autrefois.

Il est libre, non de courir sur la terre, mais sur les nuages. Yemoja, ne pleure plus... Tu es outragée, humiliée... détruite. Cela fait longtemps que tu n'as plus vu ton amie la Fraternité. Elle se cache, honteuse. Mais Yemoja, ne perds pas espoir. J'effacerai les peines et les blessures. Je détruirai ce livret noir qui légalise la haine et l'horreur qui t'ont pris ton enfant. Je t'en fais la promesse, Yemoja... Mon horloge effacera tout.

Regarde Cao Grande, Yemoja ! J'ai fait mon œuvre, les années se sont écoulées, vos pleurs se sont taris, et l'horreur a fait place à la neutralité. Regardez ! Ces murs coloniaux, si pleins de douleurs, sont maintenant rongés par la mousse. A nos oreilles, le bruit des chaînes qui s'entrechoquent et les vieux chants d'esclaves résonneront toujours. Mais ce n'est plus qu'un écho. Un écho d'une époque maintenant révolue. Regardez ces maisons coloniales tomber avec leur idéal !

Et là ! Entendez-vous cette douce sonnerie ? L'école est finie pour aujourd'hui. Regardez-les s'approcher des étrangers ! Ils ne demandent pas grand-chose. Pas de sucrerie ou d'argent. Un habit, un cahier, un sourire simplement. Ils tendent leurs tendres mains vers ces hommes venus de terres lointaines où les cahiers ne sont que du papier. Sentez-vous ce parfum d'humanité ? Ce n'est pas le parfum de notre forêt chérie durant ses belles années, c'est celui d'une ère nouvelle.

Regardez ces femmes. Elles sont débordées. Mais elles se battent. De vraies lionnes. Elles ne sont que des mères se battant pour leurs enfants. Abandonnées par ces amants qui leur promettaient une vie de lumière alors qu'ils n'avait que la nuit à offrir, elles continuent d'avancer, *os filhos* pour étoiles.

Alors Cao Grande... Que vois-tu ?

Aujourd'hui, je peux revoir ces anciens totems
S'élancer vers la vie, vers de nouveaux poèmes.

Le Chemin

Camille Duval

Il arrivait parfois que la vie vous fasse des surprises sans que vous ne vous y attendiez, et bien que j'aie eu tendance à m'en méfier je ne pouvais laisser passer cette occasion. Le billet d'avion pour Sao Tomé avait généreusement été offert par le patron de mon entreprise, en remerciement pour notre « dur labeur » - je n'avais pu m'empêcher de lever les yeux au ciel en l'entendant : peu de salariés étaient concernés par ces deux mots. J'avais choisi un hôtel différent de mes collègues, qui préféraient rester en groupe et suivre un plan préétabli de ce qu'ils voulaient visiter. Ne voulant pas changer mes habitudes, je préférais confier mon voyage à mon âme d'aventurier et au hasard. Cela faisait une vingtaine d'années que j'avais commencé à voyager lieux mais peu de lieux avaient retenu mon attention ; les grandes villes ne présentaient aucun intérêt. Trop de bruit. Les passants qui parlaient à haute voix, le vrombissement des moteurs, les klaxons d'automobiliste impatients. Trop de pollution. Le ciel rendu noir, les pots d'échappements, les différents déchets au sol. Toutes ces informations me donnaient le tournis quand je sortais. Je ne supportais plus cette foule qui ne prenait pas la peine d'observer ce qui l'entourait. Je préférais les lieux inconnus des touristes, où je pouvais rencontrer les habitants et découvrir leurs coutumes ; ou encore la nature, que j'aimais photographier et, en laquelle où je trouvais du réconfort.

Je captuais des paysages devant lesquels je ne pouvais plus m'extasier, trop apathique pour cela. Toujours les mêmes personnes, toujours les mêmes paysages ; la ville, la montagne, la mer et la campagne, rien de nouveau dans cela.. J'espérais pouvoir un jour ressentir à nouveau des émotions en observant ces photographies : joie, peine, regret, nostalgie, quelque chose qui me ferait sentir à nouveau vivant.

Le lendemain de mon arrivé, tôt dans l'après-midi, j'avais décidé de me rendre sur l'une des plages de l'île. Le chemin qui y menait était longé par une rivière, où des femmes lavaient leurs vêtements tout en parlant. Certaines d'entre elles me souriaient, un geste que mes lèvres avaient oublié. Je me contentais d'un simple hochement de tête poli. Je regardais les linges dans les bassines colorées qu'elles avaient posées sur des rochers près de leurs jambes. L'eau terreuse atteignait leurs mollets. Je m'arrêtais pour les observer, hésitant à les photographier ; j'avais finalement décidé de les imiter, retirant mes chaussures de randonnées et, les mains encombrées, je repris ma route jusqu'à ce que la terre brune et humide devienne sable ocre.

J'étais seul sur la plage. Quelques oiseaux planaient dans le ciel, tentant de faire plus de bruit que l'eau dont les vagues mouillaient le sable. Inspirant l'air salin, je posais mes chaussures et portais l'objectif à mon œil, immobilisant les vagues, les réduisant au silence en appuyant sur un simple bouton. « *C'est du gâchis de ne pouvoir profiter pleinement d'un tel lieu* », pensais-je. Ce constat ne fit qu'accroître ma lassitude, il ne servait à rien de rester ici plus longtemps.

Mon regard se dirigea vers l'épaisse forêt qui débordait sur une partie de la plage. Il serait plus judicieux de ne pas s'y aventurer seul : je ne connaissais pas cet endroit, et je n'avais pas de portable sur moi. Je ressentais pourtant l'envie irrationnelle de m'y perdre, comme si quelque chose m'attendait. Abandonnant mes chaussures, sans savoir que cela serait pour toujours, appareil photo autour du cou, je me dirigeais à grands pas vers celle-ci.

Je savais que la progression ne serait pas aisée. Mes pieds nus s'écorchaient un peu plus à chaque pas. Des racines agrippaient quelquefois mes chevilles, comme pour empêcher volontairement ma progression. Alors je m'arrêtais, me libérais. Je continuais d'avancer sans crainte, faisant confiance par un pressentiment à la destination qu'il aurait choisie. « *Il y*

a quelque chose ». Au-dessus de moi, des oiseaux colorés s'envolaient des arbres qui masquaient le ciel. Une odeur d'iode planait. Des fleurs exotiques aux intrigantes formes parsemaient l'herbe verdoyante. Sao Tomé me dévoilait un cadre magnifique pour tenter de me convaincre qu'il existait réellement quelque chose qui valait la peine d'être vue. Croire au miracle, pourtant, n'était-ce pas encore une fois se condamner à des illusions ? Je ne serais jamais heureux. J'avais longtemps souffert d'un affreux mal qui m'étouffait, celui de n'avoir aucun rêve, aucune ambition. Tongé par la tristesse et la colère, j'étais comme le bois que le sel de mer perce puis abandonne sur le sable. Après le décès de ma mère – la seule personne qui semblait tenir à moi – je m'étais mis à observer les autres, à les côtoyer sans pour autant chercher à nouer de liens avec eux. Je voyais facilement dans les mots doux qu'ils m'adressaient leurs intentions cachées, leur envie de posséder et de se servir des autres pour arriver à leurs fins. Mais surtout, je savais qu'ils craignaient la solitude et le sentiment de vide qui accompagnait une vie sans raison d'être. On finissait par s'y faire, pourtant. J'avais compris qu'il y avait de l'or et de l'arsenic en nous. Nous sommes à la fois beaux et dangereux. Je ne voulais pas devenir comme eux. J'avais renoncé à ouvrir mon cœur. J'avais abandonné mes semblables et tout ce qui faisait de moi l'un des leurs. J'étais vide, mais libéré.

Il y avait dans ces paysages, les nombreuses plages et forêts denses de cette île, quelque chose de similaire à la ville ; le danger pouvait surgir à n'importe quel moment. J'avais pourtant bien moins peur des animaux que des hommes, et si l'un d'eux en était venu à m'attaquer lors de mon périple dans cette forêt, ce serait uniquement ma faute. J'étais un intrus, à ma place nulle part. Ma marche s'arrêta lorsque des branches et des lianes obstruèrent mon passage. Je n'avais aucune envie de faire demi-tour car il y avait *quelque chose*, un curieux bruit derrière. Il faisait sombre dans cette prison naturelle et sans fin, si bien que je ne savais pas si j'allais en sortir. Le bois griffait mes bras et mon visage, déchirait ma chemise et mon pantalon tâchés de

sang. La sangle de mon appareil manquait parfois de m'étrangler, laissant une marque rouge à mon cou. Je poussais, me penchais, enjambais. Je n'abandonnais pas malgré la douleur. Impossible de faire demi-tour, j'étais coincé. Il ne me restait que deux choix : avancer ou me laisser mourir. « *Pas tout de suite.* »

Le bruit que j'identifiais maintenant comme étant de l'eau devenait plus clair à mesure que je progressais. Les dernières lianes cédèrent et je m'écroulais au sol, le souffle court. Me sentant perdre connaissance, j'avalais ma salive au goût métallique et me redressais péniblement. Je passais un bras sur mes yeux pour enlever la terre et les quelques larmes qui refusaient de couler. Pouvant voir à nouveau, je vis que j'étais face à des cascades. L'eau glissait contre les pierres et sur la dense végétation, atterrissant plus bas dans ce bruit fracassant qui m'avait attiré. « *J'en suis proche.* » Accroupi près du bassin, se tenait une forme blanchâtre ne ressemblant ni à un homme, ni à une femme. L'apparition se leva et se tourna lentement vers moi. Nous nous observions sans que je ne ressentisse de peur, silencieux devant ce que je pensais être une hallucination. Je voyais aux traits de son visage qu'elle était de cette île, mais ce qui me frappa fut son expression dénuée d'émotion. Le silence fut rompu par sa voix, et je reconnus quelques mots de portugais.

- *Eles me machucaram.*

« Ils m'ont fait mal. »

- *Eles usaram-me.*

« Ils m'ont utilisée. »

Je ne pus lui répondre. Je savais qu'aucun mot ne pouvait apaiser cette âme torturée. Pour la première fois depuis des années, j'éprouvais de l'empathie. L'émotion étreignit mon cœur. L'apparition leva sa main presque transparente, semblant attendre quelque chose de moi.

- *Vem ter conmigo.*

Elle m'invitait à la rejoindre. Elle me sourit avant de me tourner le dos et entrer dans l'eau pour ne plus en sortir.

Je rassemblais le peu de force qui me restait pour me lever et me diriger vers le bassin. J'y observais mon propre reflet : un corps sanglant, un visage trop vieux pour quelqu'un de mon âge, des yeux larmoyants. De mes mains tremblantes, je levais mon appareil, immortalisant ce moi que je ne connaissais pas. Je déposais l'appareil sur la terre. Je posais mes pieds meurtris au fond du bassin, laissant l'eau apaiser ma douleur. Je marchais, elle montait, arrivait à mes genoux, alors que je continuais à avancer, la laissant m'envelopper entièrement.

Je nageais, cherchant l'apparition.. Je voulais la rejoindre. Malgré l'absence d'air et, l'eau qui commençait à emplir mes poumons, je ne ressentais plus aucune souffrance.

J'étais délivré.

Et tout à coup le monde s'est fait image

Anouk Gravier

Dans l'espace qui me sépare

Je questionne ce que je suis

Ramassis de peaux et de replis

Je suis encore au noir

Nous déposons les rames sur l'îlot des Tourterelles. Le ciel arrimé contre l'écume et le sable, nous marchons. Nous marchons jusqu'à trouver un pradao, une stèle de pierre blanche qui marque le passage de l'équateur. Une carte du monde en mosaïque s'étoile sous nos pieds. Alors que je m'émerveille de ce paysage morcelé, mon père, de sa voix toujours mélodieuse et sans remous, me murmure : « Qu'est-ce que cela te fait d'être le nombril du monde, Obò ? » J'effleure mon ventre du bout des doigts, je descends doucement vers l'œillet de peau avide de mystère. « Ici passe l'équateur. Imagine une ligne de vie invisible qui sépare ciel et terre. Remonte, remonte le temps, traverse la lumière et fais de cette ligne une crevasse sans fond. Les étoiles n'y dorment pas encore. Mais bientôt le vent se lève dans toutes les directions et ce qui se trouve autour de toi peut enfin s'éveiller. Vois-tu la bouche des enfers au large de Sao Tomé ? Vois-tu comment l'eau s'enroule autour du rocher et jaillit vers le ciel ? C'est ce qu'il s'est produit ici il y a bien longtemps, tout à coup le monde s'est fait image. La lumière a filé, décillant tout sur son passage et sous la chaleur la matière s'est étirée. Feu et flots se sont écoulés puis le vide a fermé les yeux. Si les forêts s'obombrent de nuages, si la terre monte jusqu'au ciel, si les poissons volent, si les baleines portent des bosses comme des collines, si tu peux courir et nager, boire et souffler, c'est que tu viens du milieu du monde, Obò ».

Dans l'espace qui me sépare
Je m'écarte et m'enroule

Nourrisson d'ombre
Je cherche ma voix

Les filets crépés comme des nuages s'entassent et frisent sous la rosée de l'aube. Des ribambelles de pirogues, en équilibre sur des rondins de bois, dardent le bout de leur nez vers le vague horizon. L'aurore approche, la plage d'Agua Izé s'empare à petit feu de nos prunelles. Nous sommes l'aplat du soleil comme le soleil est l'appât du pêcheur. Nous cherchons ce qui fuit, nomades bleu océan, nomades jaune safran, nous passons sans cesse. La mer a fait de nos peaux une écorce poreuse.

Je suis à Toi
Qui rimes

Et me parles

Une poignée de femmes baignent corps et draps dans les bras de la rivière Agua Grande. Bruit de brosses et de toiles que l'on secoue. Des vêtements bariolent les berges, la houppe des palmiers s'effiloche sous le soleil. Femmes blanches, femmes noires, chatoient dans l'air chaud d'une fin d'après-midi. Femmes de linge enrobées de secrets. Leurs bouches rigolent quelques bribes de chansons dont nos pas raffolent.

Coloratures à la mer
Coroles de lumières
Soulèvent mes paupières

La pirogue, ventre à l'air, forme un tracé gracile sur les nappes azurées. En tête de l'embarcation, l'un des nôtres est à l'affût d'une ombre tapie dans les reflux des vagues.

Quand tout à coup

Fourmillement d'écailles, millier d'ailes qui clignent et

déclinent, chair de lune frémissante éclaboussée d'argent. Colère d'équinoxe et friselis des anges. Lever de rideau. Les poissons-volants font leur apparition. Recrachés par le ciel, avalés par la mer, leur course prend fin entre les mailles de nos filets.

En tous sens la ligne
Étire mon nom
Sao-Tomé

Je nais de l'espace qui me sépare.

Lettre à mon

fil

Mathilde Patou

Je pourrais te raconter cette terre, comme on raconte une histoire. Le conte des hommes et des femmes qui, de leurs déracinements, ont creusé les fondations d'un nouveau monde. Tressage de peuples et de voix, qui constitue aujourd'hui la toile de l'île. Petite perle de terre au milieu de l'Atlantique, peuplée de bannis et d'esclaves enchaînés.

Je pourrais te raconter la fuite, les larmes, le sang et les flammes qui ont précédé ton arrivée. Tu es né d'un ventre maudit, marqué au fer rouge de la marque de Caïn. Les regards posés sur mon nom. Héritage d'un ancêtre lointain dont je ne sais rien.

J'ai accepté une alliance qui a fait de moi une femme et une épouse, captive d'un statut libérateur. Il a pris ma main, j'ai pris son nom, nous avons pris le large. J'ai connu la mer, l'océan, le calme et la tempête. Puis est venue la terre. Cette terre nouvelle que je découvrais entre les voiles et les arbres.

Loin de la blancheur éclatante de Lisbonne, j'appréciais cette déclinaison de verts sans artifice, cette terre de mystères aux profondeurs inviolées, j'admirais ces cathédrales sylvestres à la canopée inaccessible. À la manière d'un prince du monde, la nature exhibait aux yeux de tous sa démesure et son luxe, en une explosion subtile de nuances, de senteurs et de lumière.

Je pourrais te raconter ma stupeur, quand au détour d'un chemin est apparue la demeure qui serait mienne. Cachée sur les côtes d'une île perdue trônait en secret l'immensité de mon nouveau monde. De grandes fenêtres donnaient sur la mer, un balcon s'ouvrait sur l'océan, et mon cœur brûlait de bonheur. Cette douloureuse joie que rencontrent ceux qui ne l'ont jamais connue.

Je pourrais te raconter ma libération, ma renaissance. Ici, je peux paraître en public sans recevoir d'insultes, de remarques, de haussements de sourcils ni de murmures derrière les éventails. Je ne suis pas ici la fille du Juif, je ne suis même pas la femme du capitaine. J'existe par mon seul nom, je dispose de ma personne et possède mon identité. Il m'aura fallu traverser l'océan, quitter ma terre, mon père et mon nom, pour oser espérer un avenir serein.

Je pourrais aussi te raconter les désillusions. Comme l'arbre perd ses feuilles, le bonheur s'envole toujours délicatement. Mais garde toujours en tête que c'est une denrée rare. Il faut le cultiver, longtemps, avec douceur, puis le laisser s'épanouir sans l'étouffer, et en profiter le temps qu'il dure.

Ton père est parti quelques jours. Il visite les villages alentour, les plantations et les travailleurs. Les campagness'agitent et la colère monte. Le travail est interrompu, le silence tombe sur les cultures et que la rancœur gronde. La harangue des agitateurs fait vaciller l'échelle sociale et l'ordre établi, et ton père, au cœur de la tempête, tente de calmer les éclats de rage avant que ne s'effondre ce qu'il a construit. Il assure ton héritage pendant que, de mes dernières forces, j'assure ta venue au monde.

Souvent la nuit, quand la maison dort, je sors sur la plage. Le sable est encore chaud. Entre la lune, les étoiles et leurs reflets sur l'eau, il ne fait jamais vraiment noir. J'avance, doucement. En silence. C'est quelque chose que l'on ne connaît pas en ville. Luxueux silence. Je m'assois au pied d'un arbre penché, désespéré d'atteindre la mer. Et je regarde. Quand tu as de la chance, tu peux voir la lente procession millénaire, qui vient enfouir son engeance nacrée sous le sable. Grâce pesante des anges de mer. Nageoires mosaïques sous les eaux argentées. J'aimerais t'emmener les voir. J'aurais pu te les montrer.

Le jour baisse.

La lumière décroît.

Le silence se fait.

Dehors résonne le seul bruit des vagues, lointain derrière les

fenêtres ouvertes. L'air est doux sur ma peau, comme une brise de soie aux senteurs ombragées.

Le silence se fait.

Je me sens décliner avec ce soleil protecteur, qui m'attire dans sa course vers la mer. Demain, quand se lèvera le jour, il accompagnera ta venue au monde. Quand le froid se glissera sous ma peau, que mes yeux s'éteindront et que tes poumons annonceront la victoire de la vie sur la nuit mortelle, nous atteindrons l'équilibre. La vie contre la mort, le jour contre la nuit.

Je suis le témoin des temps anciens qui s'inclinent face au crépuscule. Tu es la lumière du jour nouveau, prêt à affronter la vie et le temps qui passe.

Je n'aurai pas la chance de te voir, mon fils, avant que se rompe la nuit. C'est pour ça que maintenant, pendant que règne l'obscurité, je te nomme. Toi, fils à venir, enfant du soleil, je pose sur ton avenir le nom de l'espoir. Á défaut de pouvoir de donner mon amour, je vais t'offrir la vie, et t'honorer d'un nom.

Je vois derrière mes yeux clos la douceur de ton sourire, qui ne brillera pas pour moi. J'entends de mes oreilles sourdes, ton rire qui ne rira pas avec moi. J'effleure ton visage rêvé, de mes doigts imaginaires. Tu n'es pas encore né, mais je te vois. Tu ne parles pas, mais je t'entends. Je ne te vois pas, mais je te connais. Je t'aime mon fils. Je te dis ces mots à travers ce mur de chair, à toi qui ne les entendas pas.

Les fenêtres ouvertes, je vois depuis mon lit la réflexion infinie d'un lustre d'étoile. Je me nourris de ce bruyant silence, lourd de l'absence de vie humaine. Il n'y a que moi, mon corps, mes espoirs et le battement sourd de ton cœur en mon sein.

C

H

A

M

A

Sur un pic de Sao Tomé

Alexandrine Choron

L'île de Sao Tomé est rincée par une pluie battante. Son pic le plus élancé, Cao Grande, est étouffé par un étai de nuages noirs ; sur son flanc, à quelques dizaines de mètres du sommet, deux corps luttent contre la tempête : un frère et une sœur, deux grimpeurs expérimentés, décidés à vaincre le pic solitaire.

Plaqués contre la roche, offerts aux caprices de la nature, ils espèrent que ça passera. Leurs mâchoires sont serrées, leurs visages crispés, alors que le vent les gifle. Ils ignorent les vieilles douleurs, gagnées sur d'autres ascensions, qui s'éveillent depuis quelques jours : une tendinite à l'épaule pour lui, une cicatrice au mollet pour elle, et d'innombrables courbatures. Que des nuages autour d'eux, les coupant du reste du monde. Même la voûte de la forêt primaire sous leurs pieds disparaît dans la brume, l'univers entier est réduit à eux et à ce rocher qui les défie.

Le frère craint que l'aventure ne s'arrête là si la pluie ne se calme pas très vite. La roche est devenue glissante et impossible à escalader, leurs réserves d'eau et de nourriture ne les autorisent pas à repousser encore une fois leur arrivée au sommet, qui semblait si proche quelques heures plus tôt.

Des semaines qu'ils ont quitté la civilisation, et plus de dix jours qu'ils sont suspendus – ils ne savent plus combien exactement, les souvenirs commencent à s'entremêler et se confondre. À la seule idée d'un abandon, leurs esprits se braquent : hors de question ! Ni l'un ni l'autre n'a jamais renoncé ; et ces efforts ne peuvent rester vains. Laisser tomber, après cette longue et difficile escalade, parfois dix ou vingt mètres par jour seulement ? Après les sacs de hissage coincés, les mousquetons tombant dans le vide en de longs cliquetis d'agonie, la boîte de pansements vidée pour soigner les doigts

blessés à la pose des spits... Après la peur à chaque minute de saisir un cobra noir tapi dans la mousse, les nuits passées dans les hamacs, le sang glacé à l'idée de chavirer... Après dix jours attachés l'un à l'autre, privés d'intimité, liés seulement par l'amour de la montagne, cette corde et un livret de famille... ? Non !

Elle entend son frère crier quelque chose à propos du danger. Il est toujours prudent, et propose de descendre en laissant des cordes derrière eux pour revenir plus tard. C'est une option inenvisageable pour elle qui ne grimpe que selon des règles d'homme strictes, inspirées de son modèle en la matière : Royal Robbins, le premier qui s'est risqué aux murs de Yosemite et a fait de l'escalade un sport reconnu. Mais plus forte encore, quelque part en elle résonne la voix du père, une légende lui aussi, qui n'avait jamais pu achever cette ascension. Elle se souvient de ses mots, revenu du Mont Cervin et préparatni l'El Regalo de Mwono, elle se souvient de son regard quand il lui avait expliqué que la montagne était une histoire d'hommes et qu'aucune femme n'aurait dû être autorisée à ne faire qu'un seul pas sur le Saint Everest. Le frère avait appris l'escalade avec lui, elle ouvait seulement les attendre au pied des parois, portant la glacière à sandwiches, le cœur pourrissant de colère et de jalousie. Elle avait appris seule, en secret, avant de se détourner de sa famille. Le père n'avait su que par rumeur qu'elle grimpait, et elle avait entendu dire qu'il ne croyait pas à ses multiples réussites. Que penserait-il s'il la savait en train de porter ses cendres au sommet d'un pic qui l'avait tenu en échec ? Collée à la roche, elle adresse un regard de supplication au ciel en espérant qu'il se calme.

*Je dois réussir ! Je dois lui prouver qu'il avait tort !
C'est le seul moyen !*

Quelques heures sont passées. Sous le soleil équatorial, les parois de Cao Grande n'ont pas été longues à sécher. La sœur tend la main à son aîné et l'aide à se hisser à ses côtés, au sommet du pic vaincu. Le monde s'étale à leurs pieds, immense

et minuscule à la fois : des maisons hautes comme des jouets bordent l'océan sans limite, les arbres hauts comme des doigts se tendent vers le ciel infini.

Passée la contemplation, les grimpeurs tirent de leur sac une urne, et abandonnent au vent les cendres qu'elle contient. Leur père est avec eux mais s'éloigne déjà, et sa voix disparaît, avalée par le sifflement du vent qui l'éparpille en un instant. Les particules volent vers le nord. Peut-être nourriront-elles un de ces fameux cacaoyers, mais cela n'a pas d'importance. Une seule chose compte : il est parti.

Le frère adresse un regard et un sourire à sa cadette. Il ne sait pas si leur père aurait été fier d'elle, probablement trop borné pour réaliser son erreur, mais lui, il admire sa sœur et sa détermination. Plus, il l'envie : il aurait aimé, comme elle, avoir cette passion gravée en lui ; la réalité est qu'il a toujours grimpé pour satisfaire les attentes paternelles, désirant juste être un bon fils.

- J'ai hâte de voir ce que tu feras après, dit-il simplement. Je suivrai ta carrière avec passion. Tu seras une légende de l'alpinisme, comme lui.

- Et toi ? Tu ne grimpes plus ?

- M'as-tu jamais vu heureux sur une paroi ?

Il n'y a rien à ajouter. Comme elle, il a été contraint à être ce qu'il n'était pas, et la montagne avait été enlaidie de cette frustration.

Ils sont montés la tête pleine du souvenir du père ; ils redescendent tournés vers l'avenir : il sera prof de sport, moniteur ou guide, et elle battra tous les records.

Les pieds retrouvant la terre, ils se détachent enfin l'un de l'autre. La corde désormais inutile tombe au sol ; le frère et la sœur gardent pourtant la sensation d'être liés. Pour la première fois, une chose immatérielle les unit.

La boîte sans or

Clara Ottaviano

Une fille est là, vêtue d'un débardeur noir, d'un jean moulant et de perles dans ses cheveux tressés. Délicatement cambrée, elle fait des allées et venues devant la discothèque Dolorès tandis que sur sa hanche, ballote un petit sac suspendu à son épaule. Louis s'est arrêté dans sa promenade solitaire pour la contempler depuis le trottoir d'en face tandis que trois hommes sortant de la boîte de nuit la remarquent aussi. Ils ont l'air agressif sous leurs costumes ridicules de marins, un peu comme s'ils profitaient de leurs retours sur Terre pour s'emparer sans égard, de tout ce dont ils manquent pendant leurs longues traversées. Très vite, ils envahissent la ruelle et malgré l'urgence, Louis perd du temps à envisager des stratégies de défense. Pris d'un besoin si chevaleresque et viril qu'il en reste pétrifié, il s'imagine courir, attraper le plus grand et le plus fort d'entre eux par le col de sa chemise, lui mettre un coup de tête fracassant et lui enfoncer son genou dans l'entrejambe. Après ça, la fille pourrait être enfin tranquille dans ce décor nocturne qui la rend si belle. Mais il n'est qu'un touriste français de vingt-quatre ans avec pour toute défense la faible musculature d'un corps encore adolescent.

La voilà déjà qui s'en va, au bras de cet homme qu'il n'osera jamais combattre. Les autres s'en sont allés plus loin, rejoindre d'autres silhouettes désirables. Le regard de Louis ne se détachant pas de ce couple étrange qui s'éloigne, il plonge dans une hypnose durant laquelle plus rien ne semble exister.

De toute façon, il n'est pas venu pour se battre et encore moins pour aimer, mais pour se perdre dans le ventre du monde, pour jouir de la chaleur de l'équateur, pour que dégouline sur lui la sueur suave et chocolatée de ses rêves d'ailleurs. Voyager seul, c'est déjà bien assez de tourments intérieurs à traverser pour ne pas se laisser distraire par la violence éternelle des hommes, ni par le charme, souvent violent lui aussi, des femmes. C'est alors que, tels des pansements de papier fin plaqués

sur une plaie intarissable de sang, ses pensées s'imbibent à nouveau d'un désir curieux et passionné.

Louis traverse la rue déserte, guidé et tendu par le fil infime et crissant avec lequel aime jouer la jalousie, espérant la voir encore, même de loin, même avec lui. Peut-être bien qu'il va la raccompagner chez elle, qu'elle lui sera reconnaissante de l'avoir sauvé, qu'elle tombera amoureuse... Il marche, comme un funambule n'ayant plus rien d'autre à perdre que lui-même, suivant un point fixe et invisible au cœur du néant.

Mais alors que la jeune fille et son partenaire sont sur le point de disparaître dans le noir profond du bout de la rue, alors que Louis est en train de la perdre tout à fait, tel Orphée voyant sa belle descendre aux enfers, il aperçoit un petit objet tomber presque miraculeusement de son sac entrouvert.

Après avoir couru pour scruter le sol, il finit par apercevoir dans un creux du goudron cabossé, une petite boîte de bois sculpté. En prince charmant pathétique, il se baisse, la main tendue vers l'unique objet qui puisse le lier à elle, puis s'en empare précieusement, se promettant de ne jamais en découvrir le contenu. « Ce sera pour elle, un premier gage de fidélité » se dit-il.

Encore bouleversé par cette fille insaisissable, par ce mirage languissant qui l'a détourné de sa solitude, il reprend sa route. Seule cette boîte, qu'il tient serrée dans son poing, lui permet d'espérer la revoir. Il s'imagine déjà revenir le lendemain soir et cette fois-ci, faire fuir jusqu'au dernier les marins qui oseraient s'approcher d'elle, puis la prendre par la main et s'enfuir avec elle, dans ce noir qui les engloutirait, dans une nuit chaude où il pourrait enfin goûter un peu de la peau de Sao-Tomé. Il se mettrait à genoux, lui tendrait la boîte, comme s'il allait demander sa main, et elle la prendrait en riant. Elle la rangerait dans ce petit sac dont ils béniraient alors tous les deux l'étroitesse, sans laquelle il ne se serait pas ouvert, sans laquelle Louis n'aurait pas eu de prétexte pour la retrouver.

Ses rêveries l'entraînent si loin qu'il lui semble maintenant deviner, presque malgré lui, le contenu de cet obscur objet. Il y voit une poudre diaprée et scintillante telle une substance exquise, des bijoux ancestraux – façonnés dans un or qu'un orpailleur aurait recueilli au péril de sa vie -, deux bagues de fiançailles que

ses grand-mères lui auraient transmises, se disputant pour savoir laquelle des deux leur petite fille choisirait de porter un jour à son doigt, la photo de son amour d'enfance qu'elle n'a jamais revu, mort en mer le jour de ses dix-sept ans, des graines endémiques aux vertus aphrodisiaques qu'une guérisseuse lui aurait confiées, telles un élixir d'amour et de bonheur...

Alors qu'il suffirait d'entrouvrir de ses doigts le couvercle de bois pour découvrir, peut-être, des merveilles plus surprenantes encore, Louis préfère fermer les yeux sur l'invisible lueur du mystère.

Le lendemain, encore empreint de ce qu'il a éprouvé la veille, il s'extirpe de son lit avec la lassitude que laisse une nuit sans repos ; après avoir désiré si fort l'inaccessible, qu'on en convulse presque. Et la boîte, avec l'inéluctable patience des choses sans âme, attend que Louis cesse toutes résistances, jusqu'à l'ouvrir enfin, pour y voir, à la lumière du jour, non plus les merveilles exotiques de sa promesse inconnue, mais l'atroce trivialité de la matière élastique ; le trouble inconséquent de la transparence ; la vacuité fonctionnelle d'un tunnel aux parois flasques ; le masque moderne et prosaïque dont on pare la sensualité, même ici oui, même à Sao-Tomé.

Qui suis-je / sans toi / Saotome

Samantha Pardon

Dans une petite maisonnette durant la epoca de chuva. On entend la pluie torrentielle s'abattre sur le toit en tôle. Une vieille femme est assise dans un fauteuil, elle tricote. Face à elle, un petit poêle chauffe la pièce tout en l'éclairant d'une petite lumière rouge vif. Des bûches craquèlent dans le feu. La vieille se raconte en exécutant son ouvrage :

Quand reviendras- tu,
À Sao Tomé,
Tu songeais à t'exiler,
Expatriée sans regrets,
Tu as dit : 'adieu' à ta terre isolée,
Tes yeux désiraient, l'acier, les gratte-ciels,
Alors, je t'ai laissé aller,
Écorcher tes pieds nus, sur les graviers,
Tes cris lointains me disaient que tu reviendrais, que tu m'aimais,
J'attends le jour où tu reviendras,

Une jeune femme entre. Cachée dans la pénombre, la vieille femme ne la voit pas. Immobile, la jeune femme écoute.

Mais, quand reviendras-tu...

La vieille s'arrête et regarde droit devant elle. Sans se tourner vers l'inquisitrice.

La vieille femme. Qui est là ?

Silence.

La vieille femme. Écoutez... elle pose ses aiguilles. Je n'ai rien. Je suis une vieille femme, fatiguée et à moitié aveugle. J'habite seule au milieu de la forêt. Mon voisin le plus proche est à 3 km. Mes enfants vivent tous à la ville. Je n'ai rien à vous donner, pas même une petite pièce. Tout ce que je possède se trouve ici. Je ne sais pas ce qui vous a amené à vous perdre ici. Je n'ai rien qui vaille qu'on me tue. Alors, prenez ce que vous voulez et partez.

La jeune femme ouvre la bouche pour dire quelque chose... L'autre l'interrompt et ajoute :

La vieille femme. Vous pouvez rester, si vous souhaitez vous abriter. Sinon, passez votre chemin, étrangère.

Elle récupère ses aiguilles et reprend son ouvrage.

La jeune femme. Étrangère ? Elle avance d'un pas, Vous pouvez dire que je viens d'ailleurs, sans me voir ?

La vieille femme. *Avec un sourire,* Tout est dans l'odeur. Vous débarquez tout juste, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas une odeur d'ici.

La jeune femme. Pourtant, et s'asseyant par terre près du poêle, je suis née ici.

La vieille femme. *secoue la tête,* vous n'avez pas une odeur d'ici. L'odeur de la femme prête à grimper l'arbre pour cueillir le fruit. Vous dégagez une odeur tout artificielle.

Un silence

La vieille femme. D'où revenez-vous ?

La jeune femme. Lisbonne.

La vieille femme. Pourquoi ?

La jeune femme. Pourquoi, quoi ?

La vieille femme. Revenir.

La jeune femme. Pour moi.

La vieille femme. Pour vous ?

La jeune femme. Oui, pour moi.

La vieille femme. *rit,* On ne revient pas à Sao Tomé pour soi. Surtout, quand on vient de l'endroit dont vous revenez. Une pause. Pas quand on a le choix.

La jeune femme. C'est vrai... je n'avais pas le choix. Elle met une bûche dans le feu. Ce matin...

Elle hésite.

La jeune femme. ... je suis retournée sur la plage où je suis née... pas très loin d'ici... à l'endroit où je suis née... j'y suis retournée... - ici - ... à Sao tomé (Elle se le répète plusieurs fois), sur cette plage

Elle plonge les mains dans le feu. Ma grand-mère m'a littéralement tirée hors du corps de ma mère pour me faire venir au monde à Sao tomé.

Elle les sort du feu.

... sur la plage... là où je suis née... à Sao Tomé... j'y suis retournée... à l'endroit où je suis née... Vous y croyez... À l'endroit où je suis née... je suis retournée... rentrée comme perdue

J'ai cru me rappeler l'événement... souvenir fantôme, qui n'était pas vraiment à moi... Vous savez... c'est un sentiment étrange... ne pas savoir ce que l'on cherche... et pourtant le chercher, toujours, partout...

Elle s'arrête.

La vieille femme. Votre histoire ne s'arrête pas là. Qu'avez-vous trouvé sur la plage ?

La jeune femme. Je ne sais pas... c'était comme... revenir à l'origine du monde. Vous m'auriez vue ! Je marchais comme... pour la première fois – ici – à Sao tomé. Mes pieds nus, s'écorchaient sur coquillages et graviers, je trébuchais, et chacun de mes pas me faisait plus mal que l'autre, m'enfonçait plus loin, plus profond dans la terre...

La vieille femme. Vous naissez une seconde fois. Vous aviez certainement oublié la sensation d'être à Sao Tomé.

La jeune femme. C'est vrai, je me suis sentie petite à nouveau... à sept ans, sur la place du marché, tenant la main de ma grand-mère, entre les jambes des adultes, je vois un Tchiloli... Vous savez ce que c'est un Tchiloli ? C'est la façon dont les hommes racontent l'histoire à Sao Tomé. Ils racontent les histoires des Dieux, des hommes et ensemble, ils créent le monde. Ma grand-mère me racontait souvent celle de Tokarev. Elle dit...

La vieille femme, continuant à nouer les liens. ... la naissance de Sao Tomé.

La jeune femme. Bien évidemment, vous le saviez déjà. Elle sourit à la vieille. Vous connaissez certainement mieux que moi cette histoire, alors. Racontez-là ! Quelques bouts me manquent, je ne suis pas sûre de pouvoir...

La vieille femme. Tokarev, le Dieu brillant, dans sa grande bonté, a sauvé les naufragés sur le rocher. Il s'est arraché l'ongle du pouce et l'a jeté dans l'océan pour créer la terre-abri. Mais dans sa chute le morceau s'est émietté en plusieurs fragments : l'ongle divisé de Tokarev a formé Sao Tomé et Principe, la terre éparpillée.

Elle se met à pleurer en silence.

La jeune femme. Au seul mot, j'ai senti mes larmes couler. Elle se touche le visage du bout des doigts, et intercepte la trajectoire d'une de ses larmes. « Éparpillée... »

La vieille femme. Mademoiselle, pourquoi pleurer ?

La jeune femme. Je ne sais pas... quelque chose en moi me dit que je suis brisée.

La vieille femme. Mais vous le saviez déjà.

R
E
S
P
I
R
A
Ç
A
O

Les Désirs d'Alda

Quentin Bodin

Depuis un mois à Sao Tomé, Alda, douze ans, se lève chaque matin pour travailler en tant que domestique chez la famille Martins. Après avoir franchi le seuil de la porte, elle jette un regard furtif en direction d'une vieille domestique, tout de blanc vêtue, juste avant de se diriger vers le dressing. Contrairement à son aînée, Alda doit enfiler de longs bas blancs et une robe à la limite de la décence que Monsieur Martins a choisis pour elle. Ce matin encore, elle le surprend à quelques pas de la porte, entrouverte.

« Monte au troisième étage afin de nettoyer la chambre d'amis. Tâche de bien t'appliquer, Maria sera en cuisine », lui ordonne Monsieur Martins. Alda tressaille à cette annonce. En effet, elle travaille le plus souvent possible avec Maria car sa présence éloigne Monsieur Martins, dont elle redoute chacune des visites. Lorsqu'elle ne peut l'éviter, il manifeste à son égard une étrange sollicitude. Cependant, elle ne peut rien lui refuser : seule, elle monte à l'étage tandis qu'il dévore du regard son corps ingénu.

Alors qu'elle monte les marches de l'immense escalier en colimaçon, Alda songe au peu de paroles que lui a dites Maria la première fois qu'elles se sont vues : « Ma vie ici n'est qu'un long regret. Je te conjure de vivre la tienne autrement, tant que cela est possible. » Depuis, Alda ne cesse d'y penser car sa vie, quoiqu'en dise Maria, est déjà semblable à la sienne. Elles ont été employées toutes les deux très jeunes comme des centaines, voire des milliers d'autres jeunes filles qui n'ont pu être prises en charge par leurs familles. À Sao Tomé, on nomme cet usage la Mina Quia. Mais contrairement à Maria,

Alda ne souhaite pas vivre à l'encontre de ses désirs : elle compte fuir au plus vite. Et tandis qu'elle se résout un peu plus à s'en aller, elle perçoit dans l'un des somptueux miroirs de l'escaliers Monsieur Martins marchant quelques mètres derrière elle.

Les aiguilles de l'horloge de la chambre d'ami pointant dix-huit heures la délivrent, comme chaque soir, de l'emprise de Monsieur Martins. Elle peut enfin rentrer chez elle.

Avant cela, elle consacre ses courts moments de solitude à diverses promenades. Cette fois-ci, elle décide de faire un détour par le port du village. Là-bas, elle se plaît au marché aux poissons. Bien qu'il soit désert, elle flaire les effluves de la chair des espadons, des marlins ainsi que des exocets, qui se décomposent depuis ce matin. Avant de reprendre la route, elle décide de s'accorder un moment de répit. Elle s'assoit sur la berge puis regarde, pensive, le ciel constellé. Soudain, il lui semble encore ressentir la présence oppressante de Monsieur Martins non loin d'elle. Des sueurs et des nausées l'envahissent. Le souffle court et prise de vertige, elle se penche par réflexe sur le côté puis se recroqueville sur elle-même. Cependant, les pulsations de son cœur ne cessent de s'accélérer. Elle perd connaissance.

- Madame ?

Une voix la ramène à elle. Encore hébétée, Alda discerne un visage imberbe, un nez en cloche puis de beaux yeux ronds. Ce visage, c'est celui d'un enfant. Il porte un t-shirt déchiré et sa peau est noircie. Après avoir repris ses esprits, elle lui demande :

- Quelle heure est-il ?

- Je ne sais pas, mais il fait nuit.

En effet, elle s'aperçoit que les lumières de la ville sont allumées. Elle devait rentrer chez elle avant que la nuit tombe. Elle devine déjà le visage rembruni de sa mère l'attendant sur le seuil de la porte. Alors, avec hâte, elle se redresse, s'accroupit puis commence à récupérer ses affaires éparpillées sur le sol. Tandis

que l'enfant la regarde sans rien dire, Alda découvre un petit rictus sur ses lèvres. Elle lui dit alors :

- Que fais-tu là ? Il est tard. Rentre chez toi.

- Je vis dans la rue. C'est mon chez moi. J'habite ici ainsi que trente autres enfants.

Bien qu'elle n'attendît rien de lui, sa réponse l'a surprise. Avant d'entendre cela, être enfant, pour elle, c'était servir et se soumettre à ses parents, c'était s'occuper de ses frères et sœurs, c'était sacrifier son temps libre pour le bien commun. Pour elle, être enfant, ce n'était pas s'émanciper de l'autorité, pas fuir ses responsabilités, pas succomber aux beautés de Sao Tomé. Elle prend conscience pour la première fois qu'elle a grandi bien trop vite. Bouleversée, elle l'interroge :

- Comment ça ?

- Ça dépend des jours. Parfois, on passe une nuit sur la terrasse d'une maison. Quand on ne peut pas, on dort au milieu d'étendages couverts de vêtements multicolores. Le reste du temps, on traîne dans la rue comme des chiens. On nous traite un peu comme des chiens d'ailleurs. On est pauvres, on a faim, on a soif. On nous insulte, on nous frappe, on nous ignore. Qu'importe : on s'y est tous habitués ici. On imagine que c'est le prix à payer pour s'émanciper de toute l'horreur qui nous entoure, le prix à payer pour être libre.

Libre. Voilà le mot qu'elle cherchait pour exprimer ce qu'elle ressentait et qu'elle n'avait pu connaître jusqu'alors.

Voilà ce qu'on lui avait toujours interdit, ce qu'on l'avait toujours empêché d'être. Succombant à la tentation d'une révolution enfantine, la voilà déjà, exemple de liberté.

À la recherche de la bonne voix

Corentin Pietri

Silvio contemplant les sombres étendues sauvages voilées par la brume qui le séparaient de ce phare volcanique au loin. Quinze ans qu'il n'était pas sorti du village ! Il n'avait pas connu beaucoup plus que les quatre murs de son cabanon.

La forêt l'avait toujours fasciné et avait nourri son imagination, mais les histoires terrifiantes qu'on lui avait souvent répétées avaient grandement émoussé son entrain à l'explorer. Il ne pouvait pourtant pas continuer comme ça. A quoi bon vivre, si c'est pour rester enfermé toute sa vie ? Il préférerait encore mourir libre.

Il n'avait pas vraiment de plan. La forêt lui semblait semée d'embuches, mais elle permettrait de voyager à l'abri de ces présences qui le surveillaient constamment, ces existences à qui il était parvenu à fausser compagnie. Tout ce qui lui importait était de mettre le plus de distance entre lui et ce taudis qu'il avait le malheur de devoir appeler son « chez-lui ». Tout ce qu'il savait était qu'il devait se fier à cette cheminée volcanique éruptant cette mer végétale. Le pico Cao Grande l'aiguillait, c'était la voie à suivre pour traverser le cadran de la forêt. Tout ce qu'il pouvait faire était avancer et espérer. Espérer quoi ? Une vie meilleure ? Sans doute... Cette notion même lui était compliquée. Qu'est-ce qu'une vie meilleure ? Être plus riche ? Plus heureux ? Plus libre ?

Alors qu'il progressait fébrilement, à l'affût du moindre danger, un soupir s'éleva, accompagnant ses pas, accroissant son agitation fiévreuse. Est-ce que ça recommençait ? Était-ce dans sa tête ou s'étaient-ils réellement mis à sa poursuite ? Il força son esprit à se focaliser sur une musique apaisante, il imagina sa mère fredonner à son oreille alors qu'il se blottissait paisiblement

contre son sein. Son souvenir l'attristait. Elle avait beaucoup pleuré la dernière fois qu'il l'avait vue, cinq ans plus tôt. Peu après, on lui avait dit qu'elle les avait quittés pour un monde meilleur, dans un pays nommé Paradis.

Ses démons revinrent à l'attaque. Ils le prirent aux tripes, lui causèrent des haut-le-cœur. Se concentrer, se concentrer uniquement sur la comptine. Les plaintes s'affaiblirent peu à peu et les tremblements avec eux.

Cette accalmie lui permit de prendre conscience des multiples bruissements et chuintements autour de lui. Il avait l'habitude d'entendre ce genre de bruits sauvages dans la cabane où il avait vécu. Mais ils paraissaient beaucoup plus menaçants maintenant qu'il se trouvait seul et exposé. Il commençait à regretter sa témérité. « C'est donc tout ce que vaut ma détermination ? Je ne peux quand même pas reculer maintenant ! » se reprit-il.

À mesure qu'il s'enfonçait dans la pénombre de la forêt, le Pico Cao Grande dévoilait son écrasante majesté. Il avait un mauvais pressentiment à la vue de cette inquiétante montagne. Une voix lui souffla de le contourner. Silvio entendait de nouvelles respirations, des appels étranges, des sifflements se rapprocher. Il pressa le pas, jetant quelques coups d'œil par-dessus son épaule. « Ce n'est que mon imagination. Il n'y a rien après moi », se répéta-t-il. La forêt chantait des airs entraînants, comme pour le guider vers sa destination. Des gouttes commencèrent à tomber. Le ciel gronda. Les mélodies se transformèrent en plaintes. Elles devinrent plus cinglantes et renforcèrent le mugissement de ces paroles singulières. Elles hurlaient après lui, comme effrayées par ce qui les poursuivait, comme pour le prévenir d'un malheur imminent. Cette frayeur se propagea en lui. Un violent tonnerre couvrit ses gémissements, provoquant une pluie plus drue.

Silvio ne parvenait plus à différencier les voix. Elles se muaien, se liaient, se confondaient puis se distinguaient. Elles

prenaient tantôt une forme amicale et irrésistible, tantôt sinistre et impérieuse. Pouvait-il se fier à elles ? Le guideraient-elles jusqu'à bon port ou sombrerait-il dans la folie ? Il prit sa décision. Toute sa vie, elles avaient tenté d'abuser de sa confiance. Pourquoi serait-ce différent maintenant ? Sa respiration s'accélérait en même temps que son allure. Il fut surpris par un chemin plus escarpé, dégringola la pente et heurta le sol. La violence du choc, bien qu'amorti par la boue, l'étourdit un instant.

Lorsqu'il reprit ses esprits, il constata qu'il se trouvait dans un champ de petites plantes aux fruits jaunes et marrons. L'atmosphère, moins oppressante ici, l'apaisa. Il avait finalement dépassé cette inquiétante montagne. Plus que quelques centaines de mètres et il quitterait la forêt.

Quelque chose le taraudait. Il ne savait pas quoi, mais il y avait quelque chose de différent en lui. Ça ne pouvait pas être simplement dû à la disparition du Cao Grande. Soudain, il comprit. Les voix ! Les voix s'étaient tues ! Cette absence inopinée le laissa complètement déboussolé. S'était-il cogné la tête lors de sa chute ?

- Il est là, attrapez-le !

Ce cri le replongea brutalement dans la réalité. Ses geôliers l'avaient rattrapé ! Il percevait leurs mouvements, le bruissement des herbes qui accompagnait leur avancée. Il réfléchit à toute vitesse, le cœur battant. Pris au piège ! Il devait pourtant trouver un moyen de s'échapper ! Ça ne pouvait pas finir comme ça !

- C'est fini Silvio, tu t'es assez amusé. Il est temps de rentrer.

Mais Silvio n'écoutait pas, ou plutôt il n'entendait pas. Son champ de vision se rétrécit pour n'apercevoir plus que la lisière de la forêt, si proche et tellement lointaine. Chaque seconde durait une éternité. Il se rua en avant, indifférent aux cris de

ses assaillants, tel un taureau voyant rouge. Mais avant même qu'il parvienne à franchir cette frontière, on le plaqua au sol. Alors, il se retourna, regarda les feuilles de ces étranges arbres s'agiter sous le vent et pleura silencieusement.

À quoi bon vivre libre, si c'est pour rester effrayé par la vie. « Mieux vaut mourir enfermé, mais à l'abri du danger » lui susurra une voix...

Qu'importe la liberté physique, tant qu'existe la liberté morale.

Chroniques de Nibs

La graine mélancolique qui a refusé de mûrir

Hanène Zine

Comment j'ai refusé de devenir fève...

J'ai mis un certain temps à me figurer ce que je suis, ce que je veux devenir, le sens profond de mon existence. Ce qui se présentait d'abord, c'est que je n'avais pas de visage, pas de mains, pas de bras, pas de jambes, ni toute cette machine d'organes qui fait un corps. Qui m'a faite ainsi ? Je l'ignore. Je ne connais pas l'auteur de mes origines, mais j'ai connu mes semblables avant de germer ; à l'origine, nous étions qu'une seule et même... chose. Puis, nous nous sommes retrouvées dans cette cavité, imbriquées selon cinq rangées longitudinales. Et j'ai compris que j'étais identique – du moins en apparence – à celles qui m'entouraient. C'est évident.

Je suis enfermée dans une cabosse perchée sur un arbre de Sao Tome. Et bientôt on me transformera en chocolat. Dans le meilleur des cas, je serai rehaussée par une touche de gingembre, de piment ou de fleur de sel. Je verrai un peu le monde avant d'atterrir... sous le palais d'un fin gourmet. Mais, il est plus probable que je finisse en poudre cacaotée. Je suis trop chétive, pas assez mûre, comparée à mes sœurs. Bien sûr, elles, ne sont pas douées de parole. Alors, je suis là, à pérorer dans le vide et ma logorrhée tombe sans doute dans l'oreille d'un sourd. M'entendez-vous ?

J'ai une coque, deux cotylédons, un germe, et beaucoup de gras. Tant que je reste suspendue, des réactions se produisent en moi. En résumé, plus je mûris, plus je deviens savoureuse. Si seulement je pouvais me décrocher et fuir. Mon degré d'alcool acétique affecte à peine mon jugement (je

n'en n'ai guère). Pourtant, je sais que je suis douée d'un esprit
Comme je n'ai pas de corps, tout ce que je perçois, je le
perçois par l'esprit, et cet esprit a une inclination à la mélancolie.
Je suis une chose, certes, mais une chose qui pense. Je pense au
nom de tout ce qui ne pense pas. Puisque je suis seule douée
de cette faculté, je songe à moi à moi et encore à moi. (Comprenez
bien, je ne suis pas égoïste, seulement j'ignore avec qui être
altruïste.) Quelle tare ! Je ne veux pas devenir fève !
Pourtant, je suis résignée, je végète et je pense à ce qui m'attend.
C'est là tout ce que je peux faire.

Dans quelques jours, ils viendront me cueillir. Je serai
palpée, arrachée, cabossée, décortiquée, séchée puis malaxée.
Et enfin moulée ou plutôt égrenée. J'ai vu des cabosses
partir sans revenir, des graines disparaître. Certains savent
qu'ils mourront un jour, ils ignorent juste lequel, moi j'ai
la certitude de devenir chocolat, et je pressens que c'est pour
très bientôt. « Non ! » je hurle, enfin je crois. Je n'ai pas
d'oreilles pour m'entendre (merci divinité du chocolat, je
ne supporterai pas d'entendre mon propre monologue). Là,
vous m'entendez, n'est-ce pas ? Vous me percevez ? Alors j'existe.
Chaque fois que je l'affirme, chaque fois que vous me concevez,
j'existe. Peut-être seulement dans votre imagination, à travers
ces mots. Mais, une chose imaginée ne pourrait-elle pas être
vraie ?

Si on me fond dans une masse, je n'aurais plus la faculté de
concevoir, de sentir, de réfléchir. Je ne serai plus. Pourtant,
j'adorerais rouler ma cabosse un peu partout à travers l'île,
découvrir mon moi intérieur sans avoir recours au casse-cacao
tarare. Le nom de cette machine fait trembler ma coque. Je
suis sans doute un peu mégalo-fève, mais je voudrais dévorer
le monde avant qu'il ne me dévore. Je sais que jamais je ne
sillonnerai cette terre. Ma voie est toute tracée de l'arbre à la
machine, de la machine à la tablette, de la tablette à la bouche...
et là, noir total. Voilà la réalité telle que je la vois, euh, la
perçois. Oui, je suis emplie d'amertume, étonnant car le chocolat
de Sao Tome n'est « *Nullement amer malgré ses 100%* ». Et
alors ? Je chéris cette amertume car elle est à moi, rien qu'à
moi. Ils ne peuvent me l'ôter, eux et leurs mains gigantesques.
J'essaie de regarder l'horizon à travers le judas de ma cabosse (un

trou de puceron, fait par un puceron). Mais je ne vois rien. J'imagine des filaments noirs déchirer le ciel, l'astre rouge disparaître, mais je n'ai aucune vision, je m'endors. Je ne suis qu'une voix qui se tait un instant.

Un moment, un parmi tant d'autres, je m'éveille en sursaut ; quelque chose pèse sur ma branche. On vient nous raffer ! Sauve qui peut ! Une patte velue se referme sur ma cabosse. Ce n'est pas celle d'un humain, mais celle d'un de leurs cousins : un chimpanzé !

Il décroche ma cabosse, l'ouvre, nous déverse dans sa patte, mes sœurs et moi. Mon germe bat la chamade. Le singe me pioche, m'approche de son museau, me renifle et me jette au loin. Pas de doute, je suis pourrie. Je vole dans les airs avant d'atterrir au pied d'un saule. Un court laps de temps pour reprendre mes esprits, et je réalise : je suis libre. Je sens le sol, la terre sous moi, pour la première fois. Je ne suis plus perchée. C'est étrange. Je ne suis plus compressée, tout l'espace m'appartient, pourtant je me sens si exposée, si vulnérable. Un besoin d'évasion me tenaille (mieux vaut ça que les dents du casse-cacao, n'est-ce pas ?) Je me mets à rouler avec frénésie. Je roule, roule, roule encore sans m'arrêter. Les cailloux éraflent ma coque, pourtant, si je pouvais ressentir une douleur, ce serait celle de la liberté. Je m'arrête un instant à bout de..., non juste pour m'arrêter. Vu du sol, le monde semble si vaste. Il est surtout moins radieux, peut-être que le soleil ne parvient pas à se frayer un chemin parmi les touffes de végétaux et les arbres. Non, pas d'euphémisme ; considéré d'en bas, le monde est moche. Peut-être parce que je suis libre d'en faire partie. C'est une sourde cacophonie. Je croyais être enfin comblée, ivre de liberté, mais atteindre son but est si décevant. Assez de poésie ! Je dois m'élever pour retrouver une sensation de hauteur. Je cherche, un sommet, un arbre. Non, tout compte fait pas un arbre. Je cherche et je trouve enfin ; ce grand volcan qui surplombe l'île. Je décide de le gravir. J'y arriverai.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR. Si vous me lisez encore, c'est que vous ne m'avez pas mangé. Vous êtes donc un lecteur de graine, et non un mangeur de fève (quoique l'un et l'autre ne sont pas incompatibles). J'aurais pu, si j'éprouvais des sentiments, vous en

être reconnaissante et commencer à avoir de l'affection pour vous. C'est pourquoi je vous mets en garde.

Si vous voulez rester sur cette sensation de liberté, cessez votre lecture ici même. Si vous voulez voir une graine réaliser ses ambitions les plus folles, poursuivez. À vos risques et périls.

Le mythe décisif

Il se pourrait que la suite de mes aventures gâche la précédente. Vous êtes encore là ?

Je vous aurais prévenu. Poursuivons. J'arrive au pied du volcan et décide d'entreprendre son ascension. Ma folie n'a d'égale que ma petite taille. Je procède par roulades. Je parviendrai à grimper ce pic infernal.

Pendant que je trace mon sillon, je décide de tenir un journal sommaire, histoire de raconter mon histoire.

Le temps est ici estimé selon ma perception, c'est-à-dire, celle d'une graine trop pressée d'arriver au summum avant que son germe ne flétrisse.

Jour 1 : Plus compliqué que je le croyais.

Jour 2 : Ai enfin bougé de quelques millimètres. Ignore comment escalader la pente pour rejoindre la voie.

Jour 3 : Ai compris la technique pour avancer. Dois attendre que le vent me porte.

Jour 4 : Pas de vent aujourd'hui. Pas bougé.

Jour 8 : Idem.

Jour 20 : Une tempête, enfin ! Ai volé sur quelques mètres. Curieuse impression de se laisser porter par le vent, à la fois effrayant (On ne saits jamais où l'on va atterrir) et exaltant (impression de voler).

Jour 24 : Sensation nouvelle qui me donne envie de faire des vers, quelque chose de nouveau, du genre : *La graine est semblable à la reine des nuées, qui se rit de la fève et AHHH!* Une bourrasque. Oui, suis une graine de poète.

Jour 25 : Ai bien grimpé. Suis à 17 cacaoyers d'altitude.

Jour 30 : La pluie m'a fait redescendre de deux cacaoyers.

Jour 33 : M'acharne.

Jour 45 : M'élève.

Jour 47 : Retombe.

Jour 50 : M'ennuie.

Jour 52 : À quoi bon faire des phrases ?

Jour 55 : Un couple de grimpeurs. Enfin ! Première trace de vie depuis le début de mon ascension. Ils campent à ma hauteur. Me méfie tout de même, ce pourrait être des mangeurs de fèves. Décide de les observer, enfin j'essaie. Reste immobile, sans bouger, sans parler, sans respirer. Pas difficile. D'après ce que j'ai compris, ce soir, ils dorment ici, demain ils repartiront à l'aube. Ah ! Alors c'est comme ça que se comptent les jours. Bref, décide de profiter de leur assoupissement. Me glisse dans les cheveux de la fille. Comme c'est doux, comme ça sent bon ! Aimerais avoir les mêmes. Crois que je serai belle avec ça implanté dans mon cotylédon.

Jour... suivant : Technique encore plus efficace que celle du vent. Reste perchée sur la tête et grimpe sans rien faire.

Jour 56 : C'est long, ils parlent pour ne rien dire.

Jour 58 : Me languis. Me rappelle ce jour où la patte velue m'a piochée. Ce jour où, tout paraissait si simple, où je croyais qu'il suffisait de vouloir pour vaincre. Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, je me shoote à la kératine pour grimper un volcan. J'en suis presque à regretter ma cabosse.

Jour 61 : Ça recommence. On me repioche encore. Une main m'extirpe de la forêt capillaire. « *Tu as quelque chose dans les cheveux* ». Ce n'est pas quelque chose, c'est MOI ! On me jette pas très loin.

Jours 62 à 70 : Pleure sur mon sort.

Jour 81 : Me ressaisis. Décide de gravir seule les derniers mètres.

C'est maintenant ou jamais. Cet instant est fatidique, c'est l'heure du dernier effort, celui du résultat final, celui de la chute ou de la réussite. Personne ne peut me porter, mais je peux me porter moi. Je me roule encore.

Jour 96 : Touche enfin à mon but. Aimerais entendre une musique épique pour me galvaniser.

Jour 100 : Mon attente a enfin porté ses fèves. Le vent m'a fait voler jusqu'au sommet du volcan. Enfin ! J'y suis parvenue ! Je me tiens sur le toit de l'île ! Je me sens insignifiante devant cette immensité. Au pied du volcan, la forêt ; à l'horizon, des habitations clairsemées. C'est là que vivent ces mangeurs de fèves auxquels j'ai échappé. Je resterais volontiers ici à jamais. Je suis si lasse, mais si fière. Je me demande si un jour on racontera mon histoire dans les chaumières ou dans les cabosses : *Chronique de Nibs, la graine qui a refusé de mûrir*, comme je l'ai intitulée. Pourquoi Nibs ? Et pourquoi pas ? On chantera mes exploits partout dans l'île, on me lira. J'existerai à chaque lecture. Je bondis de joie. Moi, la minuscule petite graine, je serai

multitude. Je suis parvenue à échapper à mon terrible sort. Je peux désormais devenir qui je veux ou plutôt ce que je veux.

Mort au chocolat ! *Viver a vida !*

Oh ! Oh ! Un soubresaut de trop ! Je perds l'équilibre ! Je bascule dans le cratère. J'essaie de me raccrocher au rebord mais je n'ai pas de bras. On m'a faite ainsi. Qui m'a faite ainsi, je l'ignore ! Maudite soit cette entité chocolatée ! Insensée, j'ai été dans un monde insensé ! Adieu monde cruel ! Je pars, mais je pars entière.

Mon esprit en fève et en feu. Je tombe dans le néant. J'ai encore ce petit goût sucré qui fait mon raffinement... plus pour longtemps. Des profondeurs, je crie ton nom... mais quel nom ? (*Lindt ? Côte d'or ? Révillon ?*) Personne n'a le droit de me donner une conscience puis de me la reprendre, pas même... pas même...

